

## La traduction théâtrale en Ontario français

Robert Dickson

Number 73, 1994

Théâtre franco-ontarien

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28227ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Dickson, R. (1994). La traduction théâtrale en Ontario français. *Jeu*, (73), 60–66.

## La traduction théâtrale en Ontario français

Dès la fin des années soixante et le début des années soixante-dix, le théâtre franco-ontarien se met au monde dans un moment intense de création. La Troupe Universitaire de l'Université Laurentienne, à partir de laquelle sera fondé le Théâtre du Nouvel-Ontario, est au cœur de cette démarche. André Paiement deviendra vite le dramaturge attitré de ce groupe qui privilégie la création collective — faute de formation professionnelle. Il signe, notamment, *À mes fils bien-aimés*, *la Vie et les temps de Médéric Boileau ou y a-t'y quéquechose de plus en ville qu'y a pas dans l'bois ?* ainsi que *Lavalléville*. La dernière œuvre théâtrale de Paiement, avant qu'il ne se lance à corps perdu dans l'aventure musicale de CANO, est une adaptation franco-ontarienne du *Malade imaginaire* de Molière. Le ballet final, dans lequel s'inscrit une parodie du langage médical obscur du XVII<sup>e</sup> siècle avec son mélange de latin et de français, débute sous la plume de Paiement par une parodie du drame linguistique franco-ontarien, dans un mélange de français et d'anglais :

Schizophrénie ! Schizophrénie !  
« You will » bien vouloir excuser  
« Our » manière de parler  
Mais nous comprenons « what we say ».

Schizophrénie ! Schizophrénie !  
« Is what we be ! »  
[...]

À son tour, quelques années plus tard (1981), le poète Patrice Desbiens offrira sa version de la



*Le Nez*, de Robert Bellefeuille et Isabelle Cauchy, d'après une nouvelle de Gogol. Coproduction du Théâtre de la Vieille 17, du Théâtre du Frêne (Paris) et du C.N.A., 1994. Sur la photo : Marc Antoine Picard et Guylaine Guérin. Photo : Alain Farrès.



dualité et du déchirement linguistiques et identitaires dans son récit *l'Homme invisible/ The Invisible Man*. Alors que le texte anglais indique que l'anglais est la « mother tongue » du personnage, dans le texte français, au chapitre correspondant, l'Homme invisible parle tantôt en anglais, tantôt en français, la narration affirmant chaque fois qu'il s'agit là de sa langue maternelle. Cette extrême perméabilité à la langue et à la culture secondes pourrait bien constituer une des conditions de base de la traduction dans le théâtre franco-ontarien des dernières années.

On ne s'étonnera sans doute pas qu'étant donné son jeune âge, le théâtre, en Ontario français, ait été peu traduit. Par contre, on note que certains des principaux dramaturges de l'Ontario se sont livrés à la traduction théâtrale. Robert Marinier et Jean Marc Dalpé sont, à ce titre, des exemples probants. Nous nous arrêterons aux traductions entreprises par ces artistes et quelques autres, pour ensuite nous pencher sur les pièces franco-ontariennes ayant connu des traductions.

À l'époque où ce tandem adapte pour la scène le roman *Pylône* de William Faulkner, texte qui sera produit en lecture publique au Centre national des Arts à Ottawa au printemps 1987, Jean Marc Dalpé est dramaturge en résidence au Théâtre du Nouvel-Ontario, alors sous la direction artistique de Brigitte Haentjens.

*Deuxième Souffle*, de Dan Lalande et Robert Marinier, mis en scène par Sylvie Dufour (T.N.O., 1989). Sur la photo : Roch Castonguay, Louis Lefebvre, Annick Léger et Luc Dorion. Photo : Jules Villemaire.

La notoriété de Dalpé sera établie à l'extérieur de l'Ontario à la suite du succès du *Chien*. C'est ainsi qu'il sera invité à collaborer avec Robert Lepage et Gordon McCall à la production de *Roméo et Juliette*. Dalpé établira un texte français pour la famille Montague, dans un style analogue à l'anglais shakespearien, dans cette coproduction du Théâtre Repère et de Nightcap Productions de Saskatoon. L'action se situe dans l'Ouest

canadien, le drame des jeunes amoureux se déroulant dans le contexte des relations difficiles entre familles anglophone et francophone. Montée sous une tente traversée d'une route d'asphalte où passent vieux « chars » et camions demi-tonne, avec une distribution anglo-canadienne et québécoise, la production se fait remarquer lors de sa tournée de l'été 1989 qui l'amène à Ottawa, Sudbury et Stratford. Le maintien du langage shakespearien juxtaposé à un français « d'époque » renouvelle la problématique des « star-crossed lovers » et fait sentir au public, mieux que toute étude sociolinguistique, la profondeur des tensions entre les deux groupes linguistiques au Canada.

Dalpe poursuit dans la voie de la traduction avec une version « en français nord-américain » de *la Ménagerie de verre* de Tennessee Williams, à la demande du Théâtre Varia de Bruxelles. Avec le metteur en scène Marcel Delval, qui croyait que les versions françaises existantes ne rendaient pas suffisamment compte de « l'américanité » de la pièce, on décide de garder en anglais certains dialogues, afin de mieux mettre en valeur le langage particulier des Wingfield.

Robert Marinier, dramaturge originaire de Sudbury mais installé depuis longtemps à Ottawa, fera lui aussi preuve de flexibilité linguistique. Serait-ce dû, au moins en partie, à une instruction reçue dans les deux langues ? Entre 1982 et 1984, l'auteur de *la Tante* et de *l'Inconception* traduit en français trois pièces pour adolescents écrites sur commande pour Theatre New Brunswick ; elles sont jouées en tournée partout dans cette province dans les deux versions. De tels contrats, ainsi que d'autres, proprement alimentaires, pour des versions françaises de vidéos industriels et d'annonces radiophoniques permettront à ce dramaturge de vivre de sa plume dans la capitale nationale. On sait que Marinier a signé *Deuxième Souffle* en collaboration avec Dan Lalande, dramaturge et humoriste d'Ottawa. Créée par le Théâtre du Nouvel-Ontario en 1991, dans une mise en scène de Sylvie Dufour (et publiée par *Prise de Parole* l'année suivante), la pièce a fait une tournée d'une vingtaine de localités en Ontario. Ce qui est moins connu, cependant, c'est qu'elle a d'abord été écrite en anglais par le duo. À ce jour, la version anglaise, *Comeback*, n'a pas été produite.



*In The Ring*, traduction de Eddy, de Jean Marc Dalpé par Robert Dickson (Stratford Festival, 1994).  
Photo : Cylla von Tiedemann.



En 1987, Robert Marinier traduit la pièce britannique *Trafford Tanzie* de Claire Luckham. Montée par les Productions Beaumont à Montréal, la pièce est captée pour la télévision par le réseau Quatre Saisons. *Sinners* de Norm Foster, dramaturge des Maritimes, deviendra *Péchés mortels* sous la plume fourchue de Marinier et connaîtra de nombreuses productions dans des théâtres d'été du Québec, tel le Théâtre du Manoir du lac Delage, ainsi qu'au Théâtre de l'Île à Hull. Enfin, Robert Marinier a collaboré avec Jean Marc Dalpé à la traduction de *Homeward Bound* du Canadien Elliott Hayes. Issu d'une famille associée, dès le début, au festival de Stratford, Hayes se taillait une réputation de dramaturge important, avec une bonne douzaine d'œuvres montées un peu partout aux États-Unis et au Canada, jusqu'à sa mort à la suite d'un accident de la route au début de 1994. *Tout va pour le mieux*, monté au Rideau Vert par Michèle Magny à l'automne 1994, a été comme un hommage à Hayes, qui était à l'origine de la commande d'une nouvelle œuvre de Dalpé pour le Stratford Festival.

*Strip*, de Catherine Caron, Brigitte Haentjens et Sylvie Trudel. Créé par la Corvée en 1980, le spectacle a été présenté en versions anglaise et française par le Théâtre du P'tit Bonheur (maintenant Théâtre Français de Toronto) en 1983. Sur la photo : Muguette Moreau.  
Photo : Nir Bareket.

L'adaptation, comme celle du roman de Faulkner par Dalpé et Haentjens, peut se situer en marge d'un propos sur la traduction théâtrale. Au sein de cette activité multiforme dans le milieu franco-ontarien, elle mérite cependant une mention, ne serait-ce que pour indiquer les horizons ouverts, voire éclatés, des créatrices et créateurs. Un exemple percutant : l'adaptation du *Nez*, à partir d'une nouvelle de Gogol, par Robert Bellefeuille et Isabelle Cauchy. La feuille de route de cette pièce est des plus impressionnantes. Mentionnons, entre autres, six tournées en Ontario, des spectacles de Noël au C.N.A. (1983) et à la Maison Théâtre de Montréal (1985), une tournée acadienne à l'été 1987 (Théâtre Viola Léger) suivie d'une tournée québécoise à l'été 1988 (Théâtre de la Roulotte). Plus récemment, le Théâtre de la Vieille 17, en coproduction avec le Théâtre du Frêne (Paris) et le C.N.A. produisait une autre version de cette pièce. *Le Nez* a de plus mérité le prix Floyd S. Chalmers pour la meilleure pièce canadienne pour enfants en 1984.

Où situer, dans ce survol, *la P'tite Miss Easter Seals* de Lina Chartrand ? Originnaire de Timmins dans le nord de l'Ontario, tout comme Patrice Desbiens d'ailleurs, mais longtemps associée à la troupe féministe et anglophone Company of Sirens à Toronto, Chartrand se base sur son histoire personnelle pour écrire cette pièce : enfant, elle a été atteinte de polio et a été sélectionnée « Miss Easter Seals » par un organisme charitable. Dans la publication qu'en a fait *Prise de Parole* (1991), le metteur en scène John Van Burek rappelle sa première rencontre avec Chartrand autour de ce texte :

Le peu qui n'était pas écrit en anglais était écrit dans le français de quelqu'un qui revient à sa langue après une longue absence. Lina avait d'abord eu l'idée d'écrire la pièce en anglais, mais elle n'arrivait pas à faire parler ses personnages autrement qu'en français, sauf pour certains des éléments de l'histoire.



La pièce a trouvé sa forme définitive après une cinquantaine de sessions de travail avec Van Burek, incluant des lectures publiques, et pas moins de quinze versions. La présence des deux langues dans la version finale du texte, conjuguée à la situation physique et psychologique du personnage central Monique — elle est dans le plâtre de la tête aux pieds —, constitue une métaphore puissante du handicap linguistique et, plus encore, de la situation vécue par des milliers de jeunes (et moins jeunes) en Ontario français.

La pièce *Strip* de Catherine Caron, Brigitte Haentjens et Sylvie Trudel, créée à Ottawa en 1980 par la Corvée, a été traduite à la demande de Theatre 2000 de la même ville, théâtre se spécialisant dans la présentation de pièces canadiennes. J'ai moi-même assumé la version anglaise de ce texte. Le principal défi de ce projet se situait moins du côté du langage réaliste, souvent cru, que du côté d'un lyrisme écorché où les trois effeuilleuses, interprétées par les auteures, expriment leurs frustrations ainsi que leurs rêves, plus ou moins réalisables. *Strip* a tenu l'affiche pendant un mois au Theatre 2000 à l'automne 1982, pour être reprise au Théâtre du P'tit Bonheur à Toronto l'année suivante dans





Versions anglaises des *Nuits* d'Anne-Marie Cadieux (*Laboratoire 1 — la Nuit*, en haut, à gauche), de Robert Bellefeuille (*Laboratoire 2 — les Nuits*, ci-dessus) et de Robert Marinier (*Laboratoire 3 — l'Insomnie / Insomnia*, en bas, à gauche), présentées en 1994 à l'Atelier du C.N.A. par le Théâtre de la Vieille 17. Photos : Jules Villemaire.

une mise en scène de Gilles Provost. Le T.P.B. innovera cette fois, en présentant la version originale immédiatement suivie de la version anglaise. La pièce attire le public, même si quelques abonnés francophones du T.P.B. sont choqués par la nudité, le langage cru et le propos. Au moment où ont lieu les représentations en français, les trois mêmes comédiennes doivent répéter la version anglaise, tâche particulièrement ardue pour au moins l'une d'entre elles dont la connaissance de l'anglais est des plus limitées et qui doit, à toutes fins utiles, apprendre son texte phonétiquement. Le public torontois anglophone sera pourtant enchanté par son charmant accent...

Ce sera un peu la même optique, à savoir une présence francophone marquée, que Brigitte Haentjens choisira quand elle remontera *le Chien* de Dalpé, dans une traduction anglaise de Maureen Labonté, au Factory Theatre de la Ville reine en 1988, avec une distribution comprenant la plupart des comédiens qui avaient été de la création.

La réussite du *Chien* profitera à son auteur, qui se verra proposer la commande d'une nouvelle œuvre pour le prestigieux Stratford Festival. Elliott Hayes, directeur du programme de développement de la dramaturgie canadienne et lui-même dramaturge, en prendra l'initiative après avoir assisté à la version anglaise du *Chien*. Mais Dalpé ne se sent pas à l'aise de créer dans la langue de Shakespeare (voire de Carol Bolt<sup>1</sup>) ce qu'il espère voir devenir une œuvre majeure. L'œuvre sera conçue et écrite en français sous le titre *Eddy* et je la traduirai en anglais (*In The Ring*) afin qu'elle puisse être montée à Stratford à l'été 1994, dans une mise en scène de Richard Rose. La relation auteur-traducteur sera à cette occasion riche en interaction et en inspiration. Sur une période de presque trois ans, auteur et traducteur produiront trois versions du texte, avec plusieurs sessions de travail conjoint. On aura ainsi passé au peigne fin non seulement des questions de vocabulaire et de niveau de langue, mais surtout celles qui touchent le rythme de la pièce. Très fortement cadencée, l'action se déroule tantôt au rythme du *speed-bag*, tantôt au rythme d'un train, le tout en fonction des coups réels et métaphoriques du combat et de la trahison finale. Un extrait de *In The Ring* a été présenté en mars 1994 au Québec Voices Translation Festival, dans une mise en scène de Michel Monty ; plus récemment encore, l'œuvre a bénéficié d'une lecture dirigée réunissant deux compagnies théâtrales, soit Pink Ink et Ruby Slippers, mise en scène par Sandhano Shultze, au festival « Acts of Passion » à Vancouver, festival consacré à des œuvres québécoises en traduction.

1. Il s'agit d'une dramaturge canadienne-anglaise, à qui Elliott Hayes avait aussi commandé une pièce. N.d.l.r.

Le spectacle *les Nuits* comportant des textes de Robert Marinier, Anne-Marie Cadieux et Robert Bellefeuille a été repris en 1994 en version anglaise à l'Atelier du Centre National des Arts d'Ottawa. Pour la version anglaise, la traductrice bien connue Linda Gaboriau a épaulé les auteurs Cadieux (*Laboratoire 1 — la Nuit*), Bellefeuille (*Laboratoire 2 — les Nuits*) et Marinier (*Laboratoire 3 — l'Insomnie / Insomnia*). Les trois dramaturges, qui avaient précédemment interprété leur propre texte, l'ont fait également dans la version anglaise. Comme quoi, ici du moins, la « traduction » ne se limite pas à la production du seul texte, mais se poursuit jusqu'à l'interprétation du texte sur la scène.

Au terme de ce survol des œuvres traduites par des dramaturges de l'Ontario français ainsi que des pièces franco-ontariennes traduites, nous nous devons de remarquer qu'il y a fort possiblement des lacunes, que comblerait une recherche plus exhaustive. Quoiqu'il en soit, il est évident que l'activité est imposante, si l'on considère le nombre de projets entrepris. Par ailleurs, certains dramaturges qui sont aussi traducteurs, tel Robert Marinier, peuvent aisément traduire dans les deux sens, brisant ainsi, en apparence, la règle d'or qui voudrait qu'on traduise vers sa langue maternelle. La notion de la langue et de la culture maternelles est passée au crible dans *la P'tite Miss Easter Seals* qui n'est pourtant pas une traduction, mais une œuvre cohabitée par les deux codes linguistiques. Enfin, la spécificité franco-ontarienne et la qualité intrinsèque des textes, notamment *le Chien* et *Eddy* de Jean Marc Dalpé, leur ont valu l'occasion de se faire présenter dans « l'autre langue » et ainsi de prendre leur place dans un corpus « canadien » où des œuvres d'un Michel Tremblay<sup>2</sup>, entre autres, avaient depuis belle lurette conquis un public *coast to coast*. ♦

2. On se rappellera, notamment, le travail de John Van Burek, ancien directeur du Théâtre du P'tit Bonheur à Toronto (aujourd'hui le Théâtre Français de Toronto) qui, épaulé du metteur en scène Bill Glassco, a produit la version anglaise de plusieurs pièces de Michel Tremblay, faisant ainsi connaître ce dramaturge québécois au Canada et un peu partout dans le monde.

Robert Dickson est né dans le sud de l'Ontario. Il est auteur, poète et traducteur. Il enseigne les littératures franco-ontarienne et québécoise au Département de français de l'Université Laurentienne. Il fut l'un des membres actifs du mouvement CANO (Coopérative des artistes du Nouvel-Ontario) dont est issue la maison d'édition Prise de Parole, où il a d'ailleurs publié des recueils de poèmes.